

Mon vieux lycée Mistral

par Marcel BOSQUI

Cher Cabiscòu (*chef d'une école félibréenne*), gentes Dames, bons amis,

Et oui ! Je suis encore ici, pour vous parler une fois de plus de ce vieux lycée Mistral où j'ai passé les plus belles années de ma vie.

Si le Bon Dieu, quand je serai mort (*j'aurai plongé*), voulait me renvoyer sur Terre, il me plairait que ce fût au Lycée Mistral dans la période de 1945 à 1958.

Mais allez-vous me dire : « Et avant ?.. »

En attendant « Le Livre de ma Vie » que j'écrirai peut-être un jour – Si je ne suis pas trop fainéant – voilà, à la hâte quelques rapides indications.

Je suis né, il y a assez longtemps au pied du clocher de l'église du Saint Sauveur à Manosque, en bas pays gavot (*bas pays montagnard – Basses Alpes jusqu'en 1970 puis Alpes-de Haute-Provence*), 1 place des Ormes. Sur la maison de ma naissance on n'a pas encore fixé la plaque des Grands Hommes . Mais cela peut venir ... Il ne faut pas désespérer !..

Du temps de la guerre de 14-18, mon père reçut une balle dans la tête du côté de Verdun et fut fait prisonnier par les Allemands. Ma pauvre mère en mourut et les deux jeunes enfants furent recueillis dans la maison paternelle, où nous fumes élevés. Mes grands-parents ne parlaient que le gavot (*Provençal des montagnes*). Et voilà pourquoi, aujourd'hui je suis devant vous autres!.. (c.q.f.d.)

Ma première classe primaire, je la fis au Collège. J'avais une charmante maîtresse, Elise Maurin, qui se maria avec Jean Giono et qui vient de mourir centenaire, il n'y a pas longtemps.

Ce serait trop long de vous parler de mes dix années au vieux collège où en seconde nous faisions des expériences sur la nitroglycérine qui manquèrent de faire tout péter (*sauter*) !

Les maîtres je vous en parlerai peut-être une autre fois. Pour l'originalité nous l'aurions attribuée sans conteste à Monsieur Brun , j'en parlerai tout à l'heure.

Passé le bachot, il me fallut gagner ma putain de vie comme pion (*surveillant*) à Grasse, Toulon, Marseille, Draguignan, puis Paris, puis la guerre de 39 (mon père était parti en 14 pour que ce fût la dernière...)

Bref, le premier octobre 1943 nous voilà dans Avignon, où les Allemands nous avaient précédés et où il fallait une grosse chance pour trouver un logement. Nous l'eûmes et nous voilà au 18, au coin de la rue de la Petite Fusterie et des escaliers de Saint Estève proche de l'illustre place de la Madeleine et de la rue des Grottes où tous les gitans (*caraques*) de la ville venaient se rassembler.

Les petits des caraques aimaient bien mon corridor pour venir y uriner... et le reste. Malgré quelques coups de pied au cul que je leur donnais ils revenaient toujours !

Pour la Place de la Madeleine, il fallait aimer les sonorités vibrantes des violes (pianos mécaniques) qui tournaient en permanence . Heureusement que c'était mon cas. Et maintenant ils en ont fait la triste place Campana !

Pour le lycée, moi qui venais de Louis-le-Grand c'était une catastrophe : les poêles à charbon fumaient tellement que, en plein hiver, il fallait ouvrir les fenêtres.

Dans ma classe, au fond à droite, les tables des écoliers étaient gravées avec des noms qui remontaient à la guerre de 14, certains de ces noms, les pauvres, se retrouvaient à l'entrée du lycée, sur la plaque des « Morts pour la France ».

Et les gros rats énormes (*gàrri*) qui continuellement, infestaient les corridors, je vais en parler avec Monsieur Brun.

Bref, je me promis bien une fois la guerre finie, de m'enfuir de ce fouillis mouvant moisi...

Mais je n'ai pas tenu parole. J'y suis resté trente-et-un ans, jusqu'à ma retraite en 1974. Et comme je l'ai dit au début, si je devais recommencer, c'est ici que je voudrais le faire !..

Revenons en 43, les caraques de la rue des Grottes avec les violes de la Madeleine. Je crois que c'était le deuxième vendredi de la rentrée. J'arrivai au lycée en avance pour l'après-midi, environ deux heures moins le quart. En attendant deux heures j'entrai dans ce repaire qu'on nommait la « salle des professeurs », juste en y arrivant il y avait quelques chaises moisies où normalement personne ne s'asseyait. Les gens restaient debout et causaient en attendant l'heure. Curieusement, dans le bruit confus on entendait des gémissements : « Au secours ! Donnez-moi quelque chose que je vais mourir ! » Je regardais mes collègues. Personne ne bougeait ! Je fais le tour de la salle et je tombe sur un homme, blanc comme un cierge, écrasé sur un siège : « Au secours je vais mourir » Et personne de ces saligauds ne bougeait ! Moi, je ne fais qu'un saut jusqu'au « Bar américain », au coin de la rue de la République pour avoir un verre de rhum « Non me fait le garçon, nous sommes un jour sans alcool » Finalement, avec une étrenne il me donne un verre d'eau-de-vie que je cours porter au mourant. Celui-ci ouvre un œil ingurgite vite son eau-de-vie et me dit : « Tu m'as sauvé la vie, tu es mon frère pour la vie ! » Mais que dire des gueusards qui n'avaient pas bougé !

Tout cela me tourmentait beaucoup, mais j'en eus vite l'explication :

Monsieur Brun, car il s'agissait de lui, vivait seul. Il aimait beaucoup les pois chiches. Tous les vendredis il s'en faisait un gros plat avec pas mal d'oignon, d'ail et le reste. Et il l'ingurgitait tout. Aussi ceci ne passait pas comme une lettre à la poste ! Quand il arrivait au lycée il avait des palpitations, il s'asseyait et criait qu'il allait mourir. Les autres qui l'entendaient tous les vendredis ne bougeaient plus. Moi le petit imbécile (*le naïf*) qui venait d'arriver de Paris je fus attrapé. Mais je ne le regrette pas puisque « pour la vie, j'étais le frère de Monsieur Brun ». Et Monsieur Brun c'était quelqu'un !

Monsieur Brun était professeur d'Anglais. Ses élèves l'aimaient bien puisqu'il ne faisait pas tout le temps le cours et qu'il donnait des spectacles pas ordinaires. Un jour d'hiver que l'air était glacé, il arrive dans sa classe avec le manteau et son chapeau tyrolien. « Mes amis, aujourd'hui nous allons faire le vêtement : « the hat » et il ôte son chapeau. « Over coat » et il tombe son manteau. « Coat » et il tombe la veste. Avec ça de fil en aiguille il ne lui restait plus qu'un petit caleçon quand Monsieur le proviseur frappe et entre dans la salle. Le pauvre homme faillit en faire une attaque ! Le Proviseur, pas Monsieur Brun !

Voici comment je fis ma première et ma dernière descente en rappel.

Ma carrière d'alpiniste s'arrêta là !

Malheureusement ce ne fut pas pareil pour les pauvres Raffaelli et Maignan. La mort du second ferma à clef (*clôtura*) les activités du Club Alpin de Mistral. Et on ne parla plus de rien...

Pour achever sur des choses moins tristes je vous dirai comment quelques viveurs parmi les pensionnaires du dortoir du premier étage faisaient, la nuit, pour aller se promener en ville : ils sortaient par une fenêtre qui donnait sur la terrasse qui couvrait la grande pissotière au fond de la cour, à gauche. De là ils passaient dans la cabine de l'opérateur du cinéma (*projectionniste*) « Le Paris » (Cela amusait beaucoup ce brave homme.) Puis, ils sortaient dans la rue chaude proche des Corps-Saints et allaient voir les gaupes (*ici les prostituées*).

Et ils rentraient par le même chemin...

Ceci durait sûrement depuis assez de temps. Le malheur, pour nos pistachiers paillards, fut que, un soir peut-être que le film était plus court, quand ils revinrent, ils trouvèrent le cinéma fermé. Et le surveillant général Gillardraux qui passait devant par hasard n'eut pas de peine pour les ramasser. Voilà ! Le lendemain, nos galavards (*gaillards un peu nigauds, dissolus*) passaient devant le Conseil de discipline. Comme ils n'étaient pas de mauvais élèves ils s'en sortirent (*tirèrent*) avec trois mois de consigne. Le projectionniste du Paris se fit tirer l'oreille. Et l'intendant fit boucher la fenêtre coupable.

En 1958, ils achevaient le nouveau lycée, rue d'Annanelle. Il était normalement destiné aux garçons pour remplacer le vieux Lycée qui rendait l'âme. Mais, comme le Proviseur, le Censeur et l'Intendant étaient plus ou moins malades, la Directrice du Lycée Aubanel (Lycée de filles) trouva l'occasion bonne de se faire attribuer le nouveau lycée.

Tout cela avec l'aide de l'Inspecteur d'Académie, qui, en permanence la soutenait. Tout cela remuait beaucoup.

Un matin, le personnel de Mistral était réuni dans le bureau du Proviseur, sous la présidence de Monsieur l'Inspecteur. Et les langues y allaient... (*allaient bon train*)

Tout à coup quelqu'un frappe, entre. C'était le jeune surveillant Antòni Ruggieri : « Monsieur l'Inspecteur, Mesdames, Messieurs, les élèves viennent d'enfoncer le grand portail et sont partis en ville » Tout le monde était stupéfait ! Véritablement tous les élèves étaient partis vers le lycée Aubanel pour manifester. La Police vint. Il y eut des coups de poing. Mais du jour au lendemain toute la ville en fut émue, l'Inspecteur baissa pavillon et nous, les vainqueurs nous allâmes nous installer à la rue d'Annanelle.

Mais alors, vous allez me dire, dans ce lycée où un professeur enseignait que la Terre était carrée et un autre tirait les gârris à coup de pistolet (et encore je n'ai pas tout dit), où les pensionnaires allaient de nuit traîner chez des prostituées (puto) en passant par les toitures, comment faisaient les élèves pour travailler normalement et passer leur baccalauréat ?

Il faut dire qu'à part quelques fats (*excentriques*), il y avait une excellente équipe de professeurs qui étaient, c'est sûr, au niveau des maîtres que j'avais côtoyés à Louis-le-Grand. Mistral s'honorait avec les Larroutis, Vallet, Fisbach, Vidal, Armand, est-ce que je sais moi...

C'est sûr qu'à l'entrée en 6^e il y avait un petit examen, le D.E.P.P. Comme ça ils étaient sûrs que les écoliers de 6^e savaient compter et lire.

Mais aussi il se faisait un beau travail, puisque voici le niveau des classes de 1^e CM que je faisais. J'ai fait une statistique, sur dix ans, de 1948 à 1958, deux ou trois futurs polytechniciens par an sur 30 élèves. Et je n'ai pas compté les autres Ecoles : Normale, Centrale, la médecine, le droit !.. Cela je ne l'ai jamais plus vu dans ma vie ! C'est probable que ça ne se verra jamais plus.

Quelquefois, à la rentrée, parmi les nouveaux collègues, il s'en trouvait un qui avait l'air un peu niais (naïf). Brun faisait pour lui, le guide d'Avignon. Sur la place de l'Horloge, il lui montrait le Jacquemart et ajoutait que le dimanche à midi, Jacquemart sonnait 13 coups, si l'autre ne le croyait pas et lui disait qu'il se moquait de lui, ils faisaient le pari d'un repas que chaque fois Brun gagnait puisque le dimanche venant, du fenestron de derrière chez lui, au début de la Petite Fusterie, Brun tirait le 13^e coup sur la cloche avec une carabine 22 long rifle. Des amis qui y sont montés m'ont affirmé avoir vu sur les cloches du Jacquemart les marques du 13^e de midi qu'avait fait sonner Monsieur Brun...

Il avait chez lui tout une foule d'armes, fusils, pistolets, est-ce que je sais moi ! Je me demande encore comment il fit, du temps de l'occupation pour ne pas se faire attraper (arrêter) par le Gestapo.

Il portait toujours un pistolet sur lui. En voici la preuve : Un jour du printemps 1944 (qui devait tellement mal finir pour Avignon) ses élèves faisaient la composition trimestrielle. La porte était ouverte, Monsieur Brun assis à son bureau, lisait son journal. Tout à coup, sur le seuil, paraît un

énorme rat (rat monumental), de ceux qui hantaient en permanence les couloirs du lycée. Un élève proche de la porte l'avait vu et dit « Msieu, Msieu » avec le doigt il le fait voir à Monsieur Brun. Celui-ci, resté assis, dégaine comme au Far West et, d'un seul coup de pistolet tue le garri (gros rat) devant ses trente élèves effrayés, et, ceci fit sa gloire autant et peut-être plus que pour la mienne vingt ans de récitation de théorème de Pythagore.

Je n'ai pas le temps de vous citer toutes les personnalités que j'ai côtoyées au vieux lycée. Ce serait véritablement trop long...

Mais il y en a un que je ne peux pas oublier, c'est mon collègue et ami Louis RAFFAELI. Normalien supérieur un des hommes les plus intelligents... et les plus originaux que j'ai rencontré dans ma vie. En 1942, son élève Desombes avait décroché le premier prix au concours général des lycées et collèges. Mais il aimait mieux les petits ; Les jeunes élèves de sa classe

En 1958 nous fîmes le déménagement pour la rue d'Annanelle où nous fusionnâmes avec le Collège Moderne qui était à la Place du Palais des Papes (*installé alors au Petit Palais*). De 600 élèves du vieux Lycée, nous passâmes à 2200. De 4 professeurs de mathématique à 25. Je ne les connaissais pas tous !...

Tout cela alla à peu près quelques années. Puis il y eut la bombe de 1968. Mes élèves écrivaient au tableau : « Il est interdit d'interdire ! »

Je me suis en allé dès que j'ai pu, en 1979. Nous étions quatre à partir. A la fin de la petite réunion d'adieu chacun fit son discours Le mien je le fis en provençal. Du fond de la salle, mon vieil ami Armand Vidal, me cria « Tu finiras Majoral ». J'ai le grand regret de dire qu'il s'est trompé !

Le Lycée Mistral maintenant ?... Il y a trois mois j'avais un renseignement à demander à un Conseiller d'Education, qui est un vieil ami. C'était midi - De mon temps les élèves gisclaient (*s'échappaient avec fougue*) dans le hall couvert, pour être plus vite dehors. Maintenant, non ! Des couples garçon et fille « tendrement enlacés, se grisant de baisers », comme dans « Nuit de Chine ». Et moi qui les écartais : « Excusez-moi, je voudrais sortir »

Sur le seuil, mon vieil ami, Heidet, professeur d'Allemand allumait son calumet

« Hou (*interjection entre Ho et Holà prononcer O ou*) Heidet, c'est ainsi (*c'est tel*), et où allons-nous ?

- Je ne le sais pas, me dit-il. Mais je sais une chose c'est que si tu revenais au Lycée, tu ne pourrais pas tenir 24 heures. »

Je ne sais pas si j'aurais pu tenir, mais j'aurais de toute façon appliqué les trois grands principes de toute pédagogie, auxquels je me suis toujours tenu et que je n'ai jamais appris dans les Ecoles :

1 – D'être assez comédien,

2 – D'être juste (autant qu'il se peut)

3 – Il faut aimer les élèves si vous voulez que les élèves vous aiment.

Merci beaucoup, bons amis, de m'avoir écouté.

Causerie du Flourège

Palais du Roure

14 novembre 1998